

Elle sortit de la loge et s'empressa de revenir chez elle. Il y avait un encrier sur la cheminée ; elle le mit sur la table. Ensuite, elle prit du papier et une plume dans un des tiroirs de sa commode.

Assise devant le papier blanc, tenant la plume mouillée d'encre, pendant plusieurs minutes elle resta pensive. C'est à Maurice Vermont qu'elle voulait écrire et elle ne savait comment commencer sa lettre. Allait-elle mettre Monsieur, ou plus affectueusement Maurice ?

Enfin, elle se décida à écrire :

Maurice.

Pendant plus de deux ans j'ai cru que vous n'existiez plus ; n'ayant pu douter de la sincérité de votre amour, je me suis considérée comme votre veuve : je vous pleurais tous les jours et, dans mon cœur et dans ma pensée, je portais votre deuil. Je viens d'apprendre, en même temps que vous vivez, que vous êtes devenu riche et que vous allez vous marier. C'est votre droit, Maurice, puisque vous m'avez oubliée et que vous en aimez une autre. Soyez donc heureux, Maurice ! Au moment où elle va mourir, c'est ce que souhaite encore la malheureuse Georgette, qui vous a tant aimé.

« Maurice, plus tard vous saurez pourquoi je veux mourir.

GEORGETTE.

Ayant écrit cette lettre au milieu de sanglots et de sourds gémissements, Georgette prit une nouvelle feuille de papier, sur laquelle, d'une main plus hardie et plus rapidement, elle traça ces lignes :

Mon bon Jacques,

Le coup qui m'a été porté hier est mortel. Je vais mourir sans regret. Pardonnez-moi, Jacques, mais, voyez-vous, ce que je souffre est horrible, je ne peux plus vivre. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait, pour moi, de votre affection si tendre, si paternelle, de votre dévouement, qui ne s'est jamais démenti et qui vous a imposé de si durs sacrifices.

Votre malheureuse amie,

GEORGETTE.

Elle mit la lettre destinée à Maurice Vermont dans celle qu'elle venait d'écrire à Jacques Sarrue, puis plaça au-dessus les deux pièces d'or que le poète lui avait remises la veille.

Cela fait, elle prit la clef de sa porte et alla la mettre dans la serrure, en dehors, afin que Jacques Sarrue, en venant le soir, puisse entrer facilement.

Maintenant, elle était d'une pâleur livide, un tremblement convulsif la secouait de la tête aux pieds, mais une résolution énergique brillait dans son regard. Elle avait fait le sacrifice de sa vie ; loin de l'effrayer, la pensée de la mort par le suicide lui souriait.

Elle tira de sa poche la fiole de poison et, avec la pointe de ses ciseaux, elle la déboucha. Alors elle s'assit sur son lit, serrant fiévreusement dans sa main le verre qui contenait le liquide terrible. Midi sonnait à Saint-Séverin et à l'Hôtel-Dieu.

Un instant elle resta immobile, écoutant comme si un bruit insolite frappait son oreille.

Soudain, son regard se tourna vers le ciel :

— Mon Dieu, pardonnez-moi ! murmura-t-elle.

Et elle porta le poison à ses lèvres.

Aussitôt sa poitrine se souleva, son corps eut une contraction horrible, ses yeux se voilèrent et elle tomba à la renverse, inanimée, sur son lit. Sa main crispée, tenant toujours le petit flacon, resta pendante au bord du lit.

Ripart était dans sa chambre pendant que Georgette écrivait ses lettres. Il entendit les gémissements et les sanglots de la pauvre fille.

— Pourquoi donc pleure-t-elle ainsi ? se demanda-t-il. Lui serait-il arrivé de nouveaux ennuis ?

Il devint inquiet. Au bout d'un instant, il l'entendit ouvrir et refermer sa porte. Il supposa qu'elle allait descendre et il sortit vivement de sa chambre pour se trouver dans l'escalier sur son passage. Mais après deux minutes d'attente, ne la voyant pas :

— Je me suis trompé, se dit-il.

Il resta encore un bon moment sur le palier, l'oreille tendue. Il n'entendit plus rien. Malgré cela, son inquiétude ne se calmait point. N'hésitant plus, il monta l'escalier du quatrième étage et frappa deux petits coups à la porte de la chambre de Georgette. Le silence lui répondit. Il frappa de nouveau et plus fort. Même silence.

— Oh ! cela n'est pas naturel ! murmura-t-il.

Il avait tout d'abord remarqué que la clef était à la porte ; mais il était trop respectueux envers Georgette pour se permettre d'entrer chez elle sans frapper. Cependant, ne recevant pas de réponse, et n'entendant aucun bruit dans la chambre, il se décida à mettre la main sur la clef. Il la fit tourner dans la serrure et, ayant entr'ouvert la porte doucement, il passa sa tête dans l'ouverture.

Il vit la jeune fille blanche comme neige, étendue sans mouvement sur le lit. Il se précipita dans la chambre et bondit vers le lit.

Georgette avait les yeux fermés ; on aurait dit qu'elle dormait ; mais son immobilité était effrayante.

— Mon Dieu, fit Ripart, mais elle ne respire plus !

Il lui mit la main sur le cœur. Il avait cessé de battre. Il lui toucha le front, il lui toucha les mains. Comme le front, les mains étaient glacées. Saisi d'une terreur subite, il recula. Il ne s'était pas aperçu que la main droite de Georgette tenait quelque chose. Une angoisse inexplicable étreignait son cœur. Tout effaré, il regardait autour de lui, se préparant à appeler au secours. Il était près de la table ; son regard s'arrêta sur quelque chose d'écrit et sur les deux pièces d'or qui faisaient l'office de presse-papier. Malgré lui, l'écriture l'attirait, brûlait ses yeux. Il se pencha sur la table... Il ne lut que les cinq premières lignes de la lettre à Jacques Sarrue. C'était assez, il avait compris. Il se redressa aussitôt, le visage blême.

— Ah ! morte, morte, elle est morte ! exclama-t-il d'une voix étranglée.

Fou d'épouvante, mais conservant assez de raison pour comprendre que le plus pressé, pour le moment, était de courir chercher un médecin, il s'élança hors de la chambre et descendit l'escalier en bondissant sur les marches.

Pour ne pas mettre en émoi toute la maison, il avait eu la prudence de ne pas crier, de ne pas appeler au secours. Il pensa que, pour la même raison, il ne devait rien dire d'abord aux concierges.

Comme il arrivait au bas de l'escalier, une jeune femme, dont il ne fit qu'entrevoir la figure, ouvrait la porte de la loge.

Devant la porte de la maison, il y avait une voiture de place. Le cocher refermait la portière ; évidemment la jeune femme descendait de cette voiture.

En passant rapidement devant la loge, Ripart entendit qu'elle demandait mademoiselle Georgette. Mais il était déjà dans la rue ; il ne songea point à revenir sur ses pas pour répondre lui-même à la visiteuse. Il n'avait qu'une idée, il ne pensait qu'à une chose : trouver un médecin et l'amener au plus vite près de Georgette pour la rappeler à la vie, si tout secours n'était pas inutile, ou pour constater comment elle s'était donné la mort.

XIX

Jacques Sarrue était sorti de chez lui à sept heures du matin, bien déterminé à voir Maurice Vermont le jour même, à lui reprocher cruellement l'indignité de sa conduite envers Georgette et à tenter un effort suprême pour réveiller dans le cœur du jeune millionnaire le sentiment de l'honneur et du devoir.

Toutefois, il eut un moment de défaillance, quand, tout en se dirigeant vers l'avenue des Champs-Élysées, il jeta les yeux sur son triste accoutrement, le plus râpé, le plus crasseux, le plus misérable qu'il eût jamais porté.

— Il ne me recevra pas, pensa-t-il, et ses domestiques, me prenant pour un mendiant, me fermeront la porte au nez, comme à un chien galeux.

Mais le souvenir de Georgette, de sa douleur, de son désespoir de la veille, lui rendit immédiatement tout son courage. Il finit par s'étonner en se trouvant si résolu, si hardi, si fort. Et quand une seconde fois il regarda son pauvre costume de misère, dans sa noble fierté il se sentit plus vaillant encore.

— Enfin, se dit-il, levant haut la tête, aujourd'hui je ne suis plus timide.

Il était un peu plus de huit heures lorsqu'il sonna à la porte de l'hôtel Vermont, qui s'ouvrit aussitôt. Il entra dans la cour.

— Que désirez-vous ? lui demanda le portier.

— Je viens voir M. Maurice Vermont, répondit-il.

— Est-ce que M. Vermont vous connaît ?

— Oui, et je suis l'ami de M. Georges Raynal.

— En ce cas, monsieur, entrez dans l'hôtel, vous trouverez un domestique qui vous annoncera.

Jacques Sarrue traversa la cour, monta les marches de marbre d'un perron et pénétra dans un large vestibule également pavé de marbre.

Un domestique parut. Il fit à Sarrue la même question que le portier, laquelle fut suivie de la même réponse.

— Vous venez un peu de bonne heure pour voir M. Vermont, reprit le domestique.

— J'ai pensé que c'était l'heure la mieux choisie pour le trouver.

— Je ne sais pas si monsieur vous recevra, mais je vais tout de même vous annoncer. Veuillez me dire votre nom.

Sarrue n'eut pas le temps de parler. Une porte s'ouvrit, et Georges Raynal, qui entrainait dans le vestibule, poussa un cri de joie en voyant le poète.

— C'est bien, cela, Jacques, c'est très bien ! dit-il en lui tendant la main. Venez, continua-t-il ; Maurice, à qui je viens de dire bonjour, est dans son cabinet, seul. Je vais vous conduire près de lui et pour que vous ne soyez gênés ni l'un ni l'autre, je vous laisserai ensemble.

Ils montèrent au premier. Georges s'arrêta et, montrant une porte à Sarrue :

— Il est là, lui dit-il tout bas. Vous allez entrer. Quoi qu'il arrive, vous ne partirez pas sans m'avoir dit ce qui se sera passé. Du reste, je guetterai votre sortie et nous nous retrouverons dans le vestibule ou dans la cour.

Après ces paroles, Georges frappa à la porte du cabinet.

— Entrez, répondit la voix de Maurice. Georges ouvrit la porte.

— Mon cher Maurice, dit-il, je t'annonce la visite de notre ami Jacques Sarrue.

Et pendant que Maurice se dressait sur ses jambes tout effaré, Georges poussa Jacques Sarrue dans le cabinet et ferma la porte derrière lui.

Les deux anciens amis se regardèrent comme deux lutteurs avant le combat, mais restèrent froids et ne se tendirent point la main. Maurice avait éprouvé un grand soulagement en voyant que Georges se retirait discrètement ; plus maître de lui, et songeant qu'étant chez lui, il devait se montrer poli, il offrit un siège à Sarrue.

— Je préfère rester debout, dit froidement le poète.

— Soit, fit Maurice, ne nous asseyons pas.

Voyant que Sarrue gardait le silence, il reprit :

— Vous avez vu Georges ces jours derniers, c'est lui qui vous a engagé à venir, peut-être même vous y a-t-il forcé.

— Georges Raynal est venu me voir hier, en effet ; mais, s'il m'a conseillé de venir vous trouver, je vous prie de croire qu'il ne m'y a point forcé. C'est bien de moi-même et de mon propre mouvement que je suis venu. Etonné que nous ne nous soyons pas revus depuis plus de deux ans, Georges m'a interrogé sur la cause de notre brouille...

— Alors ?...

— J'ai imité votre prudence, je ne lui ai rien dit.

— Je comprends cela, fit Maurice avec un sourire ironique.

— J'ignorais absolument ce que vous étiez devenu, reprit Sarrue ; cependant je n'ai jamais cessé de penser à vous ; j'avais des raisons pour cela...

Le sourire ironique de Maurice reparut sur ses lèvres.

— Ce n'est pas par Georges que j'ai su que vous étiez revenu à Paris, continua Sarrue, je l'avais appris à Boulogne quelques heures avant de recevoir sa visite. Mais c'est lui qui m'a dit que vous étiez devenu millionnaire et que vous demeuriez ici, avenue d'Eylau. Il a cru devoir entrer dans d'autres détails, que je ne lui demandais pas, et c'est ainsi qu'il m'a annoncé votre prochain mariage avec une jeune et belle princesse.

Après une pause, il poursuivit :

— Vous vous demandez probablement dans quelle intention je suis venu vous trouver ; eh bien, monsieur Vermont, ce n'est pas pour vous adresser mes félicitations.

— Que voulez-vous dire, monsieur Sarrue ? fit Maurice, dont le front s'assombrit davantage.

— Rien, monsieur Vermont. Je veux d'abord vous parler de Georgette.

— Ah ! oui, de Georgette !

— Je ne vous ferai pas le tableau de ce que la malheureuse enfant a souffert : je ne ferai pas non plus le récit des dangers auxquels son inexpérience de la vie, sa jeunesse et sa beauté l'ont exposée. Le jour même de votre départ de Paris, elle alla rue Durantin ; on lui apprit qu'une vieille femme était venue vous voir et qu'elle vous avait emmené. Cependant on la fit monter dans votre chambre,